



21-31

27105



N° 6-15

DISCOVERS
PRESENTE' AV ROY
AVANT SON PARTEMENT
POVR ALLER ASSIEGER
SEDAN.



A PARIS,

Par ESTIENNE PREVOSTEV, demeurant
en la rue S. Iean de Latran au College
de Cambray.

1606.

20. 85-197(24)



DISCOVERS
 PRESENTE' AV ROY
 AVANT SON PARTEMENT
 pour aller assieger Sedan.

TOY du corps de l'estat grand Prince tutelaire,
 HENRY l'honneur des Roys de qui l'astre méclaire,
 Heros à qui les Cieux n'ont rien faict de mortel,
 Qui prends plaisir aux vers, & les tiens en estime;
 Reçoy de mon esprit la premiere victime.
 Que ie viens consacrer aux pieds de ton autel.
 Si ton ame aujourd'huy iustement offensée,
 Du mespris de tes loix, resout en sa pensée
 D'aller punir l'orgueil d'un subiect fugitif;
 Tu peux, par la valeur de tes grands Cappitaines,
 Sans te mettre au peril des armes incertaines,
 Luy donner le trespas, ou le faire captif.
 Parmy tant de rumeurs l'univers estonnantes,
 De siffres, de tambours, de trompettes sonnantes,
 Considere combien ton sang est pretieux;
 Sans sortir de Paris tu le peux vaincre en guerre:
 Quand les Dieux ont battu les enfans de la terre,
 Ils n'ont pas delaisé leur demeure des Cieux?

Prince qu'un feu guerrier brule dans les entrailles,
 Et qui veul derechef retourner aux batailles,
 Abbatre des chateaux, foudroyer des rampars:
 Sçais tu pas que la guerre où ton humeur te pousse,
 A ces jeunes soldats semble seulement douce,
 Qui n'ont iamais porté la cuirasse de Mars?
 Veux-tu par tes valeurs qui n'ont point de pareilles
 Faire voir à nos yeux encor' d'autres merueilles,
 Que celle qu'autrefois tu fis dans nos discors?
 Nous auons assez veu l'amour que tu nous portes,
 En l'estat malheureux de tempestes plus fortes,
 Lors que ta main jonchoit les cāpagnes de morts.
 Vn Roy qui prudemment mesnage ses années,
 Ne doit rendre iamais ses valeurs prophannées
 Contre vn petit subiect qu'il peut tousiours ranger:
 Il luy suffit de faire ainsi qu'un bon Pilotte,
 Qui sans peine conduit le nauire qui flotte,
 Et ne trauaille point qu'en l'extresme danger.
 C'est cōtre les grans Roys, qu'un Roy plein de vaillāce
 Doibt venir au conflit, s'il faut rompre vne lance,
 Non pas aller combattre vn simple auanturier:
 La guerre contre toy luy semble desirable,
 Et sans plus long tēps viure, il tiēt pour honorable,
 De mourir par la main d'un si braue guerrier.
 Apres auoir sorty d'un abysme d'affaires,
 Debrouillé des Chāos en des temps si contraires,
 Et mis la paix en France où dominoit l'effort;
 Que diroit-on de toy, si la main de l'enuie,
 Eslançoit maintenant vn malheur sur ta vie,
 Sinon que tes vesseaux se sont perdus au port?

5

y combien icy bas tes fortunes sont belles ?
 Ton Daufin te succede aux vertus naturelles,
 Pour regner en repos que veux-tu plus auoir ?
 En tant d'honneurs diuers ta maison est faconde,
 Que tout ce qu'auiaur d'hui les autres Rois du mode
 N'ont qu'en leur seul desir, tu l'as en ton pouuoir.
 r si Dieu quelquefois de ses faueurs celestes,
 D'un Prince aimé des Cieux a secondé les gestes,
 Au gré de ses souhaits ses desseins benissant ;
 C'est de toy, grād HENRY, qu'o peut iustemēt dire
 De tous ceux que les loix esleuent à l'Empire,
 Le pere plus heureux, & le Roy plus puissant.
 y beau jetter les yeux sur la terre & sur l'onde,
 Pour pouuoir rencontrer quelqu'un qui te seconde,
 Je ne scaurois rien voir d'egal à ta grandeur :
 Les Princes qu'icy bas on tient les plus celebres,
 Me semblent obscurcis d'une nuit de tenebres,
 Quand ie voy les rayons que jettent ta splendeur.
 ous sommes arriuez à la saison dorée,
 En nos afflictions autrefois desirée,
 Quand la flame & le fer destruisoient nos Citez :
 Et voirrons maintenant ces voisins detestables,
 Qui rioient sans pitié de nos maux lamentables,
 Plover amerement de nos fœlicitez.
 s s'attendoient de voir leur couronne enrichye,
 Des beaux lys florissants de ceste Monarchie,
 Mais les voilà confus en leur entendement ;
 Ils n'ont plus cet espoir, & leur fureur s'appaise,
 Voyans que ton Daufin dont procede nostre aise,
 A produit leur misere & leur estonnement.

Le fruit n'est pas commun qu'au berceau de l'enfant
 Ce fils promet au monde, & produit à la France
 Il rendra quelque iour avecques tant d'honneur
 Toute la Palestine à ses loix tributaire,
 Qu'il ira replanter sur le hault du Caluaire,
 L'arbre où fut attaché le corps de son Seigneur.
 C'est luy qui détruira toutes les sectes folles
 Des peuples abusez de l'amour des Idolles,
 Et tirant de leurs yeux les tenebres d'erreur,
 Rendra de l'Alcoran les promesses mocquées :
 Il bastira l'Eglise au lieu de leurs Mosquées,
 Et se rendra par tout du monde la terreur.
 De ces Roys bazannez les couronnes conquises,
 Pour remarque penderont au hault de nos Eglise.
 Nos yeux voirront le Turcq par ses armes vaincu
 Et sa gloire à iamais soubz ses pieds étouffée :
 Il viendra dans le Louvre apporter en trophée
 Son turban, son armet, son arc, & son écu.
 Au iour de son retour que de reiouyssances,
 De chants, de feux, de ris, de festins, & de danses
 Et tes accueils, ô Roy, quels seront-ils alors,
 Quand ainsi que Iason avec ses Argonautes,
 Apres tant de beaux faicts & d'entreprises haute,
 Sa flotte de guerriers surgira dans nos ports?
 Lors qu'il aura dompté tous ces peuples sauvages,
 Il viendra mouiller l'ancre au bord de nos riuages
 Rapportant d'Orient les richesses & l'or :
 O combien soustiendra Thetys sur son eschine,
 De Nauires chargez des butins de la Chine,
 Et d'esclaves venus du climat de Mogor !

tost qu'il aura l'âge ou les premières flames
 Du desir de l'honneur brûlent les belles ames,
 Estant de son estoc de gloire ambitieux,
 Il suivra les vertus qu'il te verra produire,
 Comme Pyrrhe sans cesse afin de se conduire,
 Avoit son pere Achille audenant de ses yeux.
 Prince, à mon aduis, à l'ame bien contente,
 D'avoir un successeur digne de son attente,
 Et qui peut voir florir la première saison
 Des jeunes Olliviers qui couronnent sa table!
 Tu reçois maintenant ce plaisir souhaitable
 Des enfans dont la Royne a peuplé ta maison.
 Dans l'estat heureux de ces graces diverses,
 C'est à toy de cueillir les fruits de tes traverses,
 Il ne te reste plus que de considerer
 Combien est ta fortune en honneurs admirable,
 Et s'il manque à ton heur quelque point desirable:
 C'est le temps seulement pour le faire durer.
 Mais tous les iustes vœux que d'une ame ravie
 Sans cesse nous faisons pour les ans de ta vie,
 Prolongeront si bien l'heure de ton destin,
 Qu'un iour qui doit venir on te verra toy-mesme
 Sur le chef de ton fils asséoir le diadème,
 Ainsi que fist Constant au jeune Constantin.
 Que d'embrassements, & de larmes de ioye,
 S'il advient une fois que la Royne le voye
 En l'estat glorieux de son couronnement!
 Royne chaste & diuine, exemple de sagesse,
 De combien penses-tu que lors ton alegresse,
 Passera les douleurs de ton enfantement?

Grand Roy tu ne dois plus trauailler d'auantage,
 Il est temps de penser au repos de ton âge,
 C'est la fin des trauaux où tout homme pretend
 Assure à tes enfans les fruiets de tes victoires.
 Car puisque tes combats ont finy nos histoires,
 Tu dois bien, ce me semble, auoir l'esprit contenu
 Il faut donner vn but au cours de nos voyages :
 Regler ses volontez est le propre des sages,
 Ceux qui souhaitent tout, n'ont iamais de plaisir.
 La peur de n'auoir pas des alarmes leur donne :
 Que sert de pouuoir estre heureux par sa couronne
 Si l'on est malheureux par son propre desir ?
 Tant plus l'homme a de biens, & plus la conuoitise
 D'en auoir d'auantage en son ame s'attize :
 Son cœur tousiours bruslant n'est iamais satisfait
 Sans cesse à ses grandeurs il veut de l'accroissance
 De la fin d'un desir vn autre prend naissance,
 Ainsi par ses souhaits miserable il se faict.
 Ceste humeur d'adiouster cōquestes sur cōquestes, (st
 Est bone aux jeunes Rois qui n'ot pas veu leurs t
 Maintesfois couronner de lauriers glorieux :
 Mais il te sieroit mal que l'on te vist poursuiure
 Le mestier de la guerre, en l'âge où tu dois viure
 Non pas en conquerant, mais en victorieux.
 Et bien qu'incessamment l'image de la gloire,
 Qui se vient presenter aux yeux de ta memoire,
 Puisse encor aux combats ton courage exciter :
 Nostre aise toutesfois doit estre vne barriere,
 Pour arrester le cours de ta fureur guerriere,
 Qui ne cherche sinon qu'à te precipiter.

Mais c'est peu que de l'heur où nous te voyons estre,
 Qui ne le sçait ensemble & goustier & cognoistre,
 Pour ne confondre pas le bien & le malheur,
 Et pour ne ressembler à ces peuples barbares,
 Qui sont necessiteux parmy les choses rares,
 Pour n'auoir pas l'esprit d'en iuger la valeur.
 Le Ciel également départ la vie humaine,
 En nuicts pour le repos, cōme en iours pour la peine:
 Apres tant de trauaux qui ne t'ont pû fléchir,
 Tant de flots de douleurs, & de guerres passées,
 Où jadis tes vertus se virent exercées,
 En vn calme de paix il te faut rafraeschir.
 Il est temps, sage Roy, que tu faces retraite,
 La fortune te rit comme ton cœur souhaite,
 De l'amour des François tu te vois possesseur,
 Ils se tiennent heureux soubz ton obeysance,
 Et n'ont iamais senty l'effect de ta puissance,
 Que quand ils ont gousté les fruiets de ta douceur.
 O qu'un Prince est bien né qui ne faict point de fante,
 Dans l'absolu pouuoir d'une charge si haute!
 Aussi Dieu, par toy seul, nous faict iuger à l'œil,
 Que c'est luy qui sur nous les Empereurs ordonne:
 Il ne faut point penser que le hazard les donne,
 C'est le decret diuin de l'eternel conseil.
 Quand il chérit vn peuple il en faict voir les marques,
 Dās les humeurs des grās qu'il choisit pour Monar-
 Qui sages ne vōt point de leur sceptre abusās: (ques,
 Combien de Phaëtons s'ils pouuoient estre Princes,
 Pour tenir en leurs mains les resnes des Prouinces,
 Embrazeroient le monde, eux-mesmes s'embrasās?

*Il est tant de mutins qui troubleroient la terre
 N'estoit que leur misere au deuoir les enferre !
 S'ils pouuoient s'éleuer d'un degré de hauteur,
 Toute crainte de Dieu leur seroit incogneüe :
 Mais la gloire suprême où ta force est venuë,
 Ne te peut empescher d'en reuerer l'auteur.*

*Le peintre tout prudent dont l'ouurage nous sommes,
 Fait tousiours pour le mieux les fortunes des homes
 S'il auient qu'à beaucoup sa main ait refusé
 Les grandeurs & les biens : c'est que sa prouidëce,
 Deuant qui le futur est mis en euidence .*

A veu que de sa grace ils auroient abusé.

*Non, que tousiours aux bons les charges soiët donëes,
 Dieu quelquesfois les baille à personnes mal-nëes :
 Car lors qu'un mauuais peuple irrite ses fureurs,
 Et qu'il en veut bien tost exterminer l'engeance,
 Il luy donne un Neron, instrument de vengeance,
 Qui signalle ses iours de carnage & d'horreurs.*

*Il n'est rien plus certain que nos yeux peuuent lire,
 En l'humeur de nos Roys où sa grace où son ire :
 Et quand ils sont mauuais ! c'est à nous de penser
 Qu'il les faut receuoir comme iustes supplices,
 Qui sont donnez de haut pour punir nos malices,
 Comme quand ils sont bons pour nous recõpensër.*

*Qu'un peuple est malheureux quãd celui qui cõmãde,
 Le sang de ses subiects par appetit demande,
 Sans que dedans son ame il en ait du remors !
 Mais un Roy doit songer que les ayant par conte
 Ceux qu'il condãne à tort luy font autant de honte,
 Que font au Medecin les obseques des mors.*

*Heureuses dessus tout i estime les couronnes,
Où sont donnez des Roys dont les ames sont bones,
Et qui de leur puissance vsent modestement :
Et non contens que Dieu, par sa grace opportune,
Les ait faict naistre au mode avecques la fortune,
Mais s'y veulent conduire avec le iugement.*

*Maints Princes toutesfois font tout à l'impourueiè,
Les éclats des grandeurs leur auenglent la veuè,
Et ce fut vn beau don que tu receus des Dieux,
Alors que tu paruins à cest honneur insigne,
D'auoir vn grand esprit pour en paroistre digne,
Et pour ne rendre point ton pouuoir odieux.*

*Nous voyons à tous coups les fautes que faict faire
Aux Roys mal-auisez le conseil temeraire,
Quãd les chants des flateurs leurs esprits attyrās,
Leur fõt croire qu'ils font aux charges souueraines
Pour auoir leurs plaisirs, nō pour prẽdre des peines,
Ainsi des meilleurs Roys ils en font des Tyrans.*

*Hormis toy, peu de grands exercent la Iustice,
Ils craignent que la loy ne les assuietisse,
Reserrant la licence où courent leurs desirs :
Personne à la raison maintenant ne se range, (ge
D'autāt qu'elle est facheuse, & vièt faire vn mélā-
Des eaux de Temperance au vin de nos plaisirs.*

*En l'aise où tu te vois remets en tes pensées,
La premiere saison de tes peines passées,
Où les hōmes viuās sans police & sās loys (l'armes:
N'auoièt recours qu'au glauiue, & les fēmes qu'aux
Tu combattois plustost comme font les gendarmes,
Que tu ne commandois ainsi que font les Roys.*

De meſme on vit jadis que le fameux Aenée,
Auſſi toſt que ſa nef fut au hauré amenée,
Conta deſſus le bord tout ſon peril paſſé:
Car c'eſt un grand plaſiſr quand deſſus le rinage
Eſlongné des hazards, on parle d'un naufrage,
Dont autrefois ſur mer on s'eſt veu menaſſé.

Durant les temps confuſ de ce public orage,
Tu fus laiſſé de tout ſinon de ton courage:
Tous les malheurs paſſez ne l'ont point abbatu,
Et le bonheur preſent d'une grande opulence,
Ne ſçauroit l'eſleuer au haut de l'inſolence,
D'autant qu'il ſe conſerue en égalle vertu.

L'homme de ſa nature à peinc ſe tempere,
Il eſt bas aux malheurs, & haut quand il proſpere
Mais ton eſprit, grād Prince, a qui nul n'eſt pareil
Nous a fait voir combien les vertus ſont ſuprêmes
Qui le font maintenir au milieu des extrêmes,
Fuyant le deſeſpoir autant comme l'orgueil.

Tous n'en font pas ainſi: car la grande puiſſance
Faict tomber nes eſprits en la mécognoiſſance,
Nous ne penſons à Dieu qu'au peril de la mort;
Nous inuquoons ſon nō quand noſtre nef eſt preſt
De s'abiſmer ſous l'onde au fort de la tempeſte,
Puis, nous ny ſongeōs plus quād no^s ſōmes au port.

La rage du commun, ce muable Prothée,
Eſtoit contre toy ſeul à la guerre portée,
Et tu ſceus toutesfois tellement la ranger,
Que la rebellion demeura ſans deſſenſe,
Et lors tu pardonnas ceſte publique offenſe,
Comme on n'eſperoit plus que de la voir vanger

e ne puis exprimer combien fut admirée
 Ta douceur ressentie avant qu'estre esperée,
 Qui donna le pardon au lieu du chastiment,
 Pour toy ceste victoire en fut doublement belle:
 Tu vainquis en guerrier un peuple si rebelle,
 Et luy remis sa faute en Monarque clement.
 Mais les astres vouloient en ces tristes spectacles,
 Exercer ta valeur contre tous ces obstacles,
 Avant que de te mettre au comble de ton heur:
 Et cōme un autre Herculle en fortunes semblables,
 Pour rēdre de tes iours les faiçts plus admirables,
 Monter par les trauaux au sommet de l'honneur.
 Un siecle si piteux me sembloit comparable,
 Aux iours infortunez d'un Charles deplorable,
 Qui fist de nos maisons les Anglois deloger:
 Lors que comme Iphigene vne jeune pucelle,
 S'immolla pour la France au feu de sa querelle,
 Et rāit nos drapeaux des mains de l'estranger.
 Tes iours sont un miracle où le monde regarde
 Le soin particulier de l'Ange qui te garde:
 Et quand ie considere au miroir de tes faiçts;
 Tō regne autrefois trouble & maintenāt trāquille,
 Ie le trouue semblable à la targe d'Achille,
 Où l'on voyoit depeinte & la guerre, & la pais.
 Las ! comment se faiçt-il que sans cesse on conspire,
 Et contre ta personne, & contre ton Empire,
 Que toutesfois encor nous te voyons viuant ?
 C'est Dieu qui faiçt tōber de la main des prefides,
 L'acier empoisonné des conteaux homicides,
 Et pour parer le coup il se jette au deuant.

*Ce qui t'assure plus ne sont point les cohortes,
De tāt d'hōmes armez qu'o voit garder tes port,
Tes tours, ny tes rāparts, ny tous secours humain
De ce logis mortel vn Prince n'est que l'hoste,
Et la mort, si Dieu veut, absolument luy oste,
La couronne du chef, & le sceptre des mains.*

*Que de Roys, s'ils estoient en trauerses égales,
Qui ne pourroient sortir du fonds de ces Dedale
Car quel Prince iamais s'est veu plus agité ?
Après auoir mis ordre à nos fureurs ciuilles,
Voicy que l'Espagnol s'introduit dans tes villes,
Et surprend Amiens par vne lascheté.*

*Ce Tyran insolent en ses vaines richesses,
Semble quitter la force, & s'aide des finesses,
Dont le masque trompeur est propre à deceuoir :
On le voit en Renard ourdir son artifice,
Et practiquer par l'or ceux qui te font seruice,
D'autant que par le fer il ne peut rien auoir.*

*Il a pour t'ennuyer recherché toute voye,
Et faict prendre l'acier aux mains de la Sauoye
Mais tout son appareil fut si peu resistant,
Que quand ce petit Duc parut dessus la terre,
On te vit au triumphe aussi tost qu'à la guerre,
Et fus en mesme temps vainqueur & combatan.*

*Ioyeux de ce succez tu portois sur ta teste,
La couronne que porte apres vne conqueste
Vn Roy victorieux quand il veut triumphe
Comme tu ressentis ton ame martyrée
Par des yeux incognus à l'amour attyrée,
La Royne fut l'aimant & ton esprit le fer.*

rs que tu reposois au milieu de ces calmes,
 Elle te vint oster les lauriers & les palmes,
 Que ta main arracha du front de l'ennemy,
 Côme Omphalle autrefois sans point estre aperceüe
 Desarmoit son Alcide, & tiroit sa massüe,
 Quand apres la victoire il estoit endormy.
 est une perle unique à qui rien ne s'égalle,
 Et qui meritoit bien la dépoüille Royale,
 Que fist tomber Amour aux mains de sa Beauté :
 Sa façon ne sent point la honte, ny l'audace :
 On voit également reluire sur sa face
 La douceur tout ensemble, avec la Maiesté.
 n corps & son esprit on faiët un mariage,
 Des charmes de son ame, aux traicts de son visage :
 Armes dont les mortels se sentent combattus :
 Elle bruste les cœurs, bien qu'elle soit de glace,
 Elle ravit les yeux des beautez de sa grace,
 Et gaigne les esprits avecques ses vertus.
 uant qu'au mariage, elle fust arrestée,
 Ainsi qu'une Diane aux forests écartée,
 Elle apprenoit l'honneur en viuant chastement :
 Et n'estoient qu'en un point diuers leurs exercices,
 Celle-cy dans le monde alloit chasser aux vices,
 Et l'autre dans les bois aux bestes seulement.
 n conseil vient d'enhaut, qui pour nostre aduātage
 Te fist resoudre aux loix de l'amoureux seruage :
 No⁹ gagnasmes beaucoup quād tu perdis tō cœurs ;
 Et fut pour ton Estat meilleure la iournée,
 Où ton ame captiue en triumphe menée,
 Reuera ses beautez, que quand tu fus vainqueur.

Car un Daufin est né dont la faueur propice,
 Seruira de colomne à ce grand edifice,
 Et fuiura tellement les marques de tes pas,
 Que nous confesserons plus heurense la France,
 A l'heure que ton fils a receu la naissance,
 Que quand tes ennemis ont receu le trépas.
 Tout le monde iugeoit la blessure incurable,
 Qu'auoit dedans le corps la France miserable;
 Elle qui redoutoit les assauts du malheur,
 Croit que par ton Daufin elle en est dégagée,
 La Royne en estant cause, elle en est obligée
 A ses chastes Beutez, autant qu'à ta valeur.
 Ores que ta fortune est si grande & si forte,
 Il faut que l'Espagnol la Nauarre rapporte,
 Ou s'il ne le veut faire ! il voirra promptement
 Changer en flots de sang les ondes d'or du Tage,
 Lors que dās ses chasteaux pour vāger cét outrag
 Tu porteras le glaive avec l'embrasement.
 Et Boiüillon cependant qui dans aucune ville,
 Ne pourra rencontrer ny d'amis, ny d'Asille,
 Demandera pardon de sa temerité,
 Et des clefs de Sedan te viendra faire hommage
 S'il ne se vent resouldre à souffrir le dommage,
 Que faiēt vn Iuppiter iustement irrité.
 Car si iamais ton Ire est sur luy déchesnée,
 Tu puniras si bien ce petit, Salmonée,
 Qu'il maudira le iour de sa rebellion :
 Et pour reduire en bref ses murailles en pouldre,
 Tes canons furieux y porteront le foudre,
 Et feront de Sedan vn desert d'Ilion.

L'estranger deormais pour essuyer nos larmes.

Tournera d'autre part la pointe de ses armes :

Car voyant le Dauphin dont ton Royaume est fort,

Et l'heur qui t'est commun à gagner la victoire,

Sans doute il aura peur qu'en recherchant sa gloire

A combattre la France, il ne trouue sa mort.

DE COVLLOMBY.

15

